

# Le libertaire

QUOTIDIEN ANARCHISTE  
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10<sup>e</sup>)

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à Georges VIDAL

Après 20 heures, 123, rue Montmartre. — Téléphone: Louvre 12-11

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

## L'EFFONDREMENT DE L'ACTION FRANÇAISE

### Devant les faits ils reculent

Voici donc les faits tels que nous pouvons les reconstituer à ce jour :

Philippe Daudet, malgré la tendresse qu'il ne cesse d'éprouver pour sa mère, se décide à partir.

Depuis longtemps, il est anarchiste, mais il « n'ose » l'avouer chez lui — à cause de son père dont il connaît la violence grossière.

Il quitte la maison paternelle avec l'idée de se faire une autre vie, en Amérique.

Il part pour le Havre et cherche à s'embarquer pour le Canada, sur un va-va-pas où il travaillera comme ouvrier électrique.

Ses tentatives de voyage sont vaines. Que va-t-il faire ? Rentrer chez Léon Daudet — c'est impossible, car il lui faudrait continuer à dissimuler ses convictions, à jouer la comédie répugnante d'Action Française : assister aux défilés, aux cérémonies royautes. Il ne peut plus. D'autre part, il lui sera impossible de vivre en liberté selon ses idées. Le père monstrueux le ferait enfermer comme fou.

Devant cette impasse une décision lui vient. Il commettra un geste qui le libérera de sa famille et le fera entrer, tête haute, chez ses camarades anarchistes. Il veut accomplir un acte de révolte, s'imposer par un attentat.

Pour cela, avant de quitter le Havre, il cherche à acquérir un revolver. Il se rend chez un armurier qui lui refuse la vente.

Il part donc pour Paris, le jeudi matin. L'après-midi du même jour, il arrive aux bureaux du *Libertaire*. Il voit Vidal et quelques compagnons. Sans leur révéler son identité, il leur fait part de sa situation familiale, de son état d'esprit. Il leur dit sa volonté de « faire quelque chose ». Vidal essaie de l'apaiser, de le faire patienter, de le distraire. Philippe travaille avec les copains au départ du numéro du *Libertaire* qui vient de paraître. Il dîne avec eux. De la sympathie se crée. L'envie de vivre ce libre compagnonnage naît en lui. Mais il pense à Léon Daudet, son père, à sa maison. Les menaces d'internement lui reviennent.

Le lendemain, il retourne au *Libertaire*. Et le voilà parlant encore d'attentat, reprochant même aux compagnons de ne pas assez agir individuellement. Il se croit moralement obligé de faire quelque chose, à tout prix. « Sa cause l'appelle ». Il écrit un mot d'adieu à sa mère, dernier billet qui signifie sa conversion déjà ancienne à l'idéal anarchiste, sa crainte d'avouer cette conviction devant sa famille, et le mutisme de son cœur, en cette heure tragique, à l'égard d'un père qui est Léon Daudet.

Puis il dit adieu à ses frères anarchistes.

Dès lors commence le mystère entre-coup d'éclairs d'évidence.

Philippe, à qui Georges Vidal, malgré ses prières, n'a pas voulu fixer le geste à accomplir, cherche, hésitant, le meilleur moyen de faire connaître sa révolte contre la Société et le milieu dont il est issu.

Dans la nuit, il échoue au « Grenier de Gringoire », où il ne trouve plus Vidal avec qui il avait rendez-vous. Il voit d'Avray, qui lui prête quelques francs, puis s'en va. Il est une heure et demie du matin.

Le jeune homme rôde à travers Paris nocturne, dans l'attente du petit jour.

Le samedi matin, il retourne au « Grenier de Gringoire » et cherche à vendre son pardessus. Il demande à d'Avray de lui prêter trente-cinq francs qu'il prie Vidal, par lettre, de rembourser sur les cent francs déposés au *Libertaire*.

Puis Philippe s'en va vers l'inconnu et vers la mort.

Dans l'après-midi de ce même jour, il se suicidait en taxi, tandis qu'il passait, boulevard Magenta, devant la prison de Germaine Berthon.

Depuis, tous les documents et témoignages recueillis ont confirmé cet historique des faits :

1<sup>re</sup> L'autographe de la lettre d'adieu publiée par le *Libertaire* dans son édition spéciale du 2 décembre ;

2<sup>re</sup> Les affirmations de l'hôtelier du Havre ; celles du chauffeur de taxi qui

promena Philippe sur le port et qui le reconnut ; la lettre de ce chauffeur reçue par Léon Daudet ;

3<sup>re</sup> La déposition d'un armurier du Havre auquel Philippe essaya d'acheter un revolver ;

4<sup>re</sup> La saisie de l'original des manuscrits de poèmes et de la lettre écrite au « Grenier de Gringoire » ;

5<sup>re</sup> Les résultats de l'autopsie qui conclut au suicide.

Après cela, que peut-il rester de toutes les accusations du trio Léon Daudet-Maurras-Pujo dans l'*Action Française* ? Rien qu'un amas de mensonges criminels parmi lesquels nous cueillons :

1<sup>re</sup> Le maquillage initial de la vérité, quand l'A.F. voulut faire croire à la mort naturelle de Philippe, à la suite d'une courte maladie qui avait mis fin aux jours d'un « fervent camelot du roi, collaborateur promis à son père qu'il adorait et à Maurras qu'il vénérait » ;

2<sup>re</sup> La fameuse séquestration de Philippe, dans les bureaux du *Libertaire*, depuis le mardi, jour de la « fugue », jusqu'au samedi, jour de sa mort ;

3<sup>re</sup> L'assassinat de Philippe par les anarchistes ;

4<sup>re</sup> La négation de l'authenticité des papiers reproduits par nous en édition spéciale.

Tout l'échafaudage de calomnies systématiquement édifiées par Léon Daudet et ses complices s'effondre d'un seul coup. Toute l'enquête tourne à la confusion des sinistres boshommes qui prétendent nous écraser, en salissant la mémoire du cher petit « copain ».

Els doivent avouer, aujourd'hui, leur infamie sans armes, leur impuissance à nous salir et à nous perdre.

Après cela, que peut-il rester de toutes les accusations du trio Léon Daudet-Maurras-Pujo dans l'*Action Française* ? Rien qu'un amas de mensonges criminels parmi lesquels nous cueillons :

1<sup>re</sup> Le maquillage initial de la vérité, quand l'A.F. voulut faire croire à la mort naturelle de Philippe, à la suite d'une courte maladie qui avait mis fin aux jours d'un « fervent camelot du roi, collaborateur promis à son père qu'il adorait et à Maurras qu'il vénérait » ;

2<sup>re</sup> La fameuse séquestration de Philippe, dans les bureaux du *Libertaire*, depuis le mardi, jour de la « fugue », jusqu'au samedi, jour de sa mort ;

3<sup>re</sup> L'assassinat de Philippe par les anarchistes ;

4<sup>re</sup> La négation de l'authenticité des papiers reproduits par nous en édition spéciale.

Tout l'échafaudage de calomnies systématiquement édifiées par Léon Daudet et ses complices s'effondre d'un seul coup.

Toute l'enquête tourne à la confusion des sinistres boshommes qui prétendent nous écraser, en salissant la mémoire du cher petit « copain ».

Els doivent avouer, aujourd'hui, leur infamie sans armes, leur impuissance à nous salir et à nous perdre.

Après cela, que peut-il rester de toutes les accusations du trio Léon Daudet-Maurras-Pujo dans l'*Action Française* ? Rien qu'un amas de mensonges criminels parmi lesquels nous cueillons :

1<sup>re</sup> Le maquillage initial de la vérité, quand l'A.F. voulut faire croire à la mort naturelle de Philippe, à la suite d'une courte maladie qui avait mis fin aux jours d'un « fervent camelot du roi, collaborateur promis à son père qu'il adorait et à Maurras qu'il vénérait » ;

2<sup>re</sup> La fameuse séquestration de Philippe, dans les bureaux du *Libertaire*, depuis le mardi, jour de la « fugue », jusqu'au samedi, jour de sa mort ;

3<sup>re</sup> L'assassinat de Philippe par les anarchistes ;

4<sup>re</sup> La négation de l'authenticité des papiers reproduits par nous en édition spéciale.

Tout l'échafaudage de calomnies systématiquement édifiées par Léon Daudet et ses complices s'effondre d'un seul coup.

Toute l'enquête tourne à la confusion des sinistres boshommes qui prétendent nous écraser, en salissant la mémoire du cher petit « copain ».

Els doivent avouer, aujourd'hui, leur infamie sans armes, leur impuissance à nous salir et à nous perdre.

Après cela, que peut-il rester de toutes les accusations du trio Léon Daudet-Maurras-Pujo dans l'*Action Française* ? Rien qu'un amas de mensonges criminels parmi lesquels nous cueillons :

1<sup>re</sup> Le maquillage initial de la vérité, quand l'A.F. voulut faire croire à la mort naturelle de Philippe, à la suite d'une courte maladie qui avait mis fin aux jours d'un « fervent camelot du roi, collaborateur promis à son père qu'il adorait et à Maurras qu'il vénérait » ;

2<sup>re</sup> La fameuse séquestration de Philippe, dans les bureaux du *Libertaire*, depuis le mardi, jour de la « fugue », jusqu'au samedi, jour de sa mort ;

3<sup>re</sup> L'assassinat de Philippe par les anarchistes ;

4<sup>re</sup> La négation de l'authenticité des papiers reproduits par nous en édition spéciale.

Tout l'échafaudage de calomnies systématiquement édifiées par Léon Daudet et ses complices s'effondre d'un seul coup.

Toute l'enquête tourne à la confusion des sinistres boshommes qui prétendent nous écraser, en salissant la mémoire du cher petit « copain ».

Els doivent avouer, aujourd'hui, leur infamie sans armes, leur impuissance à nous salir et à nous perdre.

Après cela, que peut-il rester de toutes les accusations du trio Léon Daudet-Maurras-Pujo dans l'*Action Française* ? Rien qu'un amas de mensonges criminels parmi lesquels nous cueillons :

1<sup>re</sup> Le maquillage initial de la vérité, quand l'A.F. voulut faire croire à la mort naturelle de Philippe, à la suite d'une courte maladie qui avait mis fin aux jours d'un « fervent camelot du roi, collaborateur promis à son père qu'il adorait et à Maurras qu'il vénérait » ;

2<sup>re</sup> La fameuse séquestration de Philippe, dans les bureaux du *Libertaire*, depuis le mardi, jour de la « fugue », jusqu'au samedi, jour de sa mort ;

3<sup>re</sup> L'assassinat de Philippe par les anarchistes ;

4<sup>re</sup> La négation de l'authenticité des papiers reproduits par nous en édition spéciale.

Tout l'échafaudage de calomnies systématiquement édifiées par Léon Daudet et ses complices s'effondre d'un seul coup.

Toute l'enquête tourne à la confusion des sinistres boshommes qui prétendent nous écraser, en salissant la mémoire du cher petit « copain ».

Els doivent avouer, aujourd'hui, leur infamie sans armes, leur impuissance à nous salir et à nous perdre.

Après cela, que peut-il rester de toutes les accusations du trio Léon Daudet-Maurras-Pujo dans l'*Action Française* ? Rien qu'un amas de mensonges criminels parmi lesquels nous cueillons :

1<sup>re</sup> Le maquillage initial de la vérité, quand l'A.F. voulut faire croire à la mort naturelle de Philippe, à la suite d'une courte maladie qui avait mis fin aux jours d'un « fervent camelot du roi, collaborateur promis à son père qu'il adorait et à Maurras qu'il vénérait » ;

2<sup>re</sup> La fameuse séquestration de Philippe, dans les bureaux du *Libertaire*, depuis le mardi, jour de la « fugue », jusqu'au samedi, jour de sa mort ;

3<sup>re</sup> L'assassinat de Philippe par les anarchistes ;

4<sup>re</sup> La négation de l'authenticité des papiers reproduits par nous en édition spéciale.

Tout l'échafaudage de calomnies systématiquement édifiées par Léon Daudet et ses complices s'effondre d'un seul coup.

Toute l'enquête tourne à la confusion des sinistres boshommes qui prétendent nous écraser, en salissant la mémoire du cher petit « copain ».

Els doivent avouer, aujourd'hui, leur infamie sans armes, leur impuissance à nous salir et à nous perdre.

Après cela, que peut-il rester de toutes les accusations du trio Léon Daudet-Maurras-Pujo dans l'*Action Française* ? Rien qu'un amas de mensonges criminels parmi lesquels nous cueillons :

1<sup>re</sup> Le maquillage initial de la vérité, quand l'A.F. voulut faire croire à la mort naturelle de Philippe, à la suite d'une courte maladie qui avait mis fin aux jours d'un « fervent camelot du roi, collaborateur promis à son père qu'il adorait et à Maurras qu'il vénérait » ;

2<sup>re</sup> La fameuse séquestration de Philippe, dans les bureaux du *Libertaire*, depuis le mardi, jour de la « fugue », jusqu'au samedi, jour de sa mort ;

3<sup>re</sup> L'assassinat de Philippe par les anarchistes ;

4<sup>re</sup> La négation de l'authenticité des papiers reproduits par nous en édition spéciale.

Tout l'échafaudage de calomnies systématiquement édifiées par Léon Daudet et ses complices s'effondre d'un seul coup.

Toute l'enquête tourne à la confusion des sinistres boshommes qui prétendent nous écraser, en salissant la mémoire du cher petit « copain ».

Els doivent avouer, aujourd'hui, leur infamie sans armes, leur impuissance à nous salir et à nous perdre.

Après cela, que peut-il rester de toutes les accusations du trio Léon Daudet-Maurras-Pujo dans l'*Action Française* ? Rien qu'un amas de mensonges criminels parmi lesquels nous cueillons :

1<sup>re</sup> Le maquillage initial de la vérité, quand l'A.F. voulut faire croire à la mort naturelle de Philippe, à la suite d'une courte maladie qui avait mis fin aux jours d'un « fervent camelot du roi, collaborateur promis à son père qu'il adorait et à Maurras qu'il vénérait » ;

2<sup>re</sup> La fameuse séquestration de Philippe, dans les bureaux du *Libertaire*, depuis le mardi, jour de la « fugue », jusqu'au samedi, jour de sa mort ;

3<sup>re</sup> L'assassinat de Philippe par les anarchistes ;

4<sup>re</sup> La négation de l'authenticité des papiers reproduits par nous en édition spéciale.

Tout l'échafaudage de calomnies systématiquement édifiées par Léon Daudet et ses complices s'effondre d'un seul coup.

Toute l'enquête tourne à la confusion des sinistres boshommes qui prétendent nous écraser, en salissant la mémoire du cher petit « copain ».

Els doivent avouer, aujourd'hui, leur infamie sans armes, leur impuissance à nous salir et à nous perdre.

Après cela, que peut-il rester de toutes les accusations du trio Léon Daudet-Maurras-Pujo dans l'*Action Française* ? Rien qu'un amas de mensonges criminels parmi lesquels nous cueillons :

# Chinois

Je m'excuse auprès des habitants du plus étendu empire, d'adapter ce mot à des fins tout autres qu'à celles prévues par son étymologie.

Il est commun dans ce deux pays où régnent — par la grâce de Cornélius Herz-Clemente et de Mandel-Rothschild — toutes les illustrations de la théologie parlementaire, avec à leur tête Léon Tartarin et Raymond l'inconséquent, d'appeler chinois, tout individu qui joue avec les idées, comme le propagandiste joue avec les objets qui lui servent à l'émerveillement de son auditoire.

Il y a des chinois dans toutes les classes de la société, mais ceux qui nous occupent particulièrement ici, sont ceux du parti dit communiste et de sa filiale la C. G. T. U.

L'on a toujours dit, et avec juste raison, que les plus redoutables malfaiteurs, quand ils s'assassinaient, dévoilaient, de par le fait qu'ils étaient tout qualifiés pour l'emploi, les meilleurs défenseurs des privilégiés acquis par le voie des plus représentatifs acteurs de la voie humaine.

Ce qui est vérifié d'une part, se vérifie d'autre part, par la présence aux postes les plus en vue du parti communiste et de la C. G. T. U. de tous les repentis de l'anarchie qui passeront le Rubicon à la recherche d'une position sociale.

Il est inutile de mettre des noms sur les faces de ces souteneurs de l'Internationale Communiste : ils sont trop, et chacun de nous en connaît quelques-uns, dont la prétention à diriger les masses vers la révolution salvatrice, est moins visible que grotesque.

La révolution, ces chinois-là, la font dans des meetings, qui se terminent par des ordres de jour révolutionnaires. Ils la font également sur un papier qui contient les véritables fauteurs du malheur ?

Cela ne pouvait-il pas provenir d'une maladroite propagande chauvine ? Je ne le sais pas.

En tout cas, quel scandale d'avoir tué, dans cet accès de folie, beaucoup de Coréens, et pas mal de Japonais, PAR MERPRISE !

L'autour de ces dernières lignes a été lui-même arrêté. Je citerai textuellement la fin de son récit, qui confirme les révélations de nos camarades japonais.

J'en souligne les passages les plus importants qui nous donnent une idée de la mentalité des gouvernements du pays du soleil levant :

« L'ami I... est sorti deux jours après moi. Ce jour-là, on apprit qu'un homme considéré comme anarchiste, sa femme et un enfant, qui n'étais pas à eux, avaient été tués par un capitaine de gendarmerie et sa suite. L'officier va, dit-on, passer devant une cour martiale. Mais il n'est pas encore permis d'aborder la question dans la presse, non plus que celle des Coréens, parce que, disent certains, cela pourrait compromettre la diplomatie japonaise ! C'est un pays vraiment heureux !

« Depuis mai de l'année passée jusqu'en mars de celle-ci, je gagnais ma vie en faisant des traductions et des articles pour des revues. J'ai donné aussi des leçons de français à la maison : j'avais apporté « cours libres » ces petites réunions : cela avait attiré l'attention de la police, et c'est cela, je suppose, qui a décidé de mon arrestation. Au Japon, toute chose « libre » est soupçonnée comme elle l'était dans la Russie des Tsars. »

Des événements récents ont contribué à justifier la forte expression du Brian Aristide : « La France est aussi chic que le Japon. »

Notre gouvernement n'a que faire d'un Tremblement de Terre pour mettre au service du mensonge son appareil judiciaire.

Mais nous attendons la fin.

## Propos d'un Paria

Le Japon est lui aussi un pays chic. Nous avons, dans notre journal, donné la relation, d'après nos camarades japonais, du crime horrible perpétré sur notre camarade Osugi, sa compagne et son petit garçon.

Le journal le Quotidien vient de publier une lettre d'un jeune lettré japonais qui, après avoir vécu en France, réside actuellement à Tokio.

Cette lettre, datée d'octobre, nous apprend que la faveur du cataclysme, les passions maléfiques : chauvinisme, superstition, se déroulent libre cours.

La-bas, comme en France, des Daudet et sous-Daudet jouent la même comédie criminelle.

Il y a des chinois dans toutes les classes de la société, mais ceux qui nous occupent particulièrement ici, sont ceux du parti dit communiste et de sa filiale la C. G. T. U.

L'on a toujours dit, et avec juste raison, que les plus redoutables malfaiteurs, quand ils s'assassinaient, dévoilaient, de par le fait qu'ils étaient tout qualifiés pour l'emploi, les meilleurs défenseurs des privilégiés acquis par le voie des plus représentatifs acteurs de la voie humaine.

Ce qui est vérifié d'une part, se vérifie d'autre part, par la présence aux postes les plus en vue du parti communiste et de la C. G. T. U. de tous les repentis de l'anarchie qui passeront le Rubicon à la recherche d'une position sociale.

Il est inutile de mettre des noms sur les faces de ces souteneurs de l'Internationale Communiste : ils sont trop, et chacun de nous en connaît quelques-uns, dont la prétention à diriger les masses vers la révolution salvatrice, est moins visible que grotesque.

La révolution, ces chinois-là, la font dans des meetings, qui se terminent par des ordres de jour révolutionnaires. Ils la font également sur un papier qui contient les véritables fauteurs du malheur ?

Cela ne pouvait-il pas provenir d'une maladroite propagande chauvine ? Je ne le sais pas.

En tout cas, quel scandale d'avoir tué, dans cet accès de folie, beaucoup de Coréens, et pas mal de Japonais, PAR MERPRISE !

L'autour de ces dernières lignes a été lui-même arrêté. Je citerai textuellement la fin de son récit, qui confirme les révélations de nos camarades japonais.

J'en souligne les passages les plus importants qui nous donnent une idée de la mentalité des gouvernements du pays du soleil levant :

« L'ami I... est sorti deux jours après moi. Ce jour-là, on apprit qu'un homme considéré comme anarchiste, sa femme et un enfant, qui n'étais pas à eux, avaient été tués par un capitaine de gendarmerie et sa suite. L'officier va, dit-on, passer devant une cour martiale. Mais il n'est pas encore permis d'aborder la question dans la presse, non plus que celle des Coréens, parce que, disent certains, cela pourrait compromettre la diplomatie japonaise ! C'est un pays vraiment heureux !

« Depuis mai de l'année passée jusqu'en mars de celle-ci, je gagnais ma vie en faisant des traductions et des articles pour des revues. J'ai donné aussi des leçons de français à la maison : j'avais apporté « cours libres » ces petites réunions : cela avait attiré l'attention de la police, et c'est cela, je suppose, qui a décidé de mon arrestation. Au Japon, toute chose « libre » est soupçonnée comme elle l'était dans la Russie des Tsars. »

Des événements récents ont contribué à justifier la forte expression du Brian Aristide : « La France est aussi chic que le Japon. »

Notre gouvernement n'a que faire d'un Tremblement de Terre pour mettre au service du mensonge son appareil judiciaire.

Mais nous attendons la fin.

Pierre MUALDES.

## La Vie de l'Union Anarchiste

avons tous ressenti les douloureux et cuisants effets.

Mais est-ce à dire que les candidats de ce fameux Bloc des gauches qui aspire à conquérir le pouvoir feront le bonheur du peuple français ?

Ceux-ci comme ceux-là, promettent plus de beurre que de pain et nous lirons, comme en 1919, de belles affiches multicolores qui vanteraient les beaux-arts du futur régime Herriot-Briand.

Alors l'réalité sera moins rose, les bons électeurs s'attendront bien vite, et le bluff électoral des hommes de gauche sera aussi malencontreux que celui des Aragon.

Alors, il y a quatre pas !

Croyez-vous, bons électeurs, que, vivant sous un régime Painlevé ou Cachin vous vivrez plus à l'aise que sous le régime Poincaré ?

Permettez-nous d'en douter, car la différence — s'il y en a une — ne sera pas grande que vous pourrez affirmer sérieusement que sous le régime de Machin, vous vous épouseriez davantage que sous l'égide de Truc.

En changeant les hommes, vous n'aurez rien fait, n'ayant pas détruit les institutions.

Et si vous remplacez Dupont par Durand, en laissant intacte l'armée, pour ne parler que de cette institution, vous n'aurez pas sué la guerre pour cela, car ni les fusils ni les canons n'auront été brisés.

Le Politicien, qu'il soit du centre, de gauche ou de droite, est l'ennemi du peuple.

Depuis trop longtemps, tous les quatre ans, les naifs de notre pays sont, par certains aux deux longues, accommodés à toutes les révolutions.

En changeant les hommes, vous n'aurez rien fait, n'ayant pas détruit les institutions.

Et si vous remplacez Dupont par Durand, en laissant intacte l'armée, pour ne parler que de cette institution, vous n'aurez pas sué la guerre pour cela, car ni les fusils ni les canons n'auront été brisés.

Le correspondant du Quotidien écrit :

« On pourra peut-être espérer, devant une force cruelle de la nature comme celle-ci, voire faillir du fond des cours humaines des sentiments d'amour et de fraternité.

« A pourtant vu le contraire. A partir du deuxième jour, on a parlé de cette calamité naturelle comme de l'œuvre d'un « ennemi ». Qui a provoqué ce mauvais instinct des hommes — la haine — en dénonçant les « Coréens non loyaux » (il y en a beaucoup à Tokio) et les socialistes comme les véritables fauteurs du malheur ?

Cela ne pouvait-il pas provenir d'une maladroite propagande chauvine ? Je ne le sais pas.

En tout cas, quel scandale d'avoir tué, dans cet accès de folie, beaucoup de Coréens, et pas mal de Japonais, PAR MERPRISE !

L'autour de ces dernières lignes a été lui-même arrêté. Je citerai textuellement la fin de son récit, qui confirme les révélations de nos camarades japonais.

J'en souligne les passages les plus importants qui nous donnent une idée de la mentalité des gouvernements du pays du soleil levant :

« L'ami I... est sorti deux jours après moi. Ce jour-là, on apprit qu'un homme considéré comme anarchiste, sa femme et un enfant, qui n'étais pas à eux, avaient été tués par un capitaine de gendarmerie et sa suite. L'officier va, dit-on, passer devant une cour martiale. Mais il n'est pas encore permis d'aborder la question dans la presse, non plus que celle des Coréens, parce que, disent certains, cela pourrait compromettre la diplomatie japonaise ! C'est un pays vraiment heureux !

« Depuis mai de l'année passée jusqu'en mars de celle-ci, je gagnais ma vie en faisant des traductions et des articles pour des revues. J'ai donné aussi des leçons de français à la maison : j'avais apporté « cours libres » ces petites réunions : cela avait attiré l'attention de la police, et c'est cela, je suppose, qui a décidé de mon arrestation. Au Japon, toute chose « libre » est soupçonnée comme elle l'était dans la Russie des Tsars. »

Des événements récents ont contribué à justifier la forte expression du Brian Aristide : « La France est aussi chic que le Japon. »

Notre gouvernement n'a que faire d'un Tremblement de Terre pour mettre au service du mensonge son appareil judiciaire.

Mais nous attendons la fin.

Pierre MUALDES.

## La R. P. vaincue

Électeurs ! renversez la sauce si vous ne voulez pas être mangés !

Grand débat à la Chambre, mardi dernier : nos « dévoués » représentants déclarent émettre un avis sur le mode de scrutin des prochaines élections qui auront lieu, sans doute, fin avril, c'est-à-dire dans quatre mois.

La R. P., dit-on, est sortie vaincue de ce débat tumultueux, où la droite et la gauche étaient aux prises, et c'est par 290 voix contre 275 — 15 voix de majorité ! — qu'il fut décidé que les bons électeurs de ce pays voteront selon les principes adoptés en 1919.

Que de controverses passionnées — auant qu'elles sont — vont être suscitées par cette décision de nos « honnoraux », pour peu que le Sénat la ratifie !

Discussions, réunions, cernes, car, quel que soit le vainqueur, l'an prochain, le peuple de France, celui qui peine et qui souffre, sera vaincu.

Ah, mais alors, dites, si vous pouvez continuer : nira bien qui rira le dernier et viendra bien un jour où tous ces prolétaires qui se laissent leurrer par vous, sans probablement connaître votre histoire, vous renverront à d'autres besoins plus adéquats avec votre mentaleité de sous-verges de l'I.C. et de l'I.S.R. C'est toute la grâce que je vous souhaite.

J. BUCCO.

## Nous ne sommes pas seuls

Notre camarade Georges Vidal a reçu, de la revue La Paix, la lettre suivante :

Monsieur,

Profondément indigné de voir l'Etat se mettre au service des combinaisons de l'Action Française et de la vanité blesse de Léon Daudet, je ne le suis pas moins en parcourant les journaux, ce matin, en ne trouvant aucune protestation contre les opérations de police dont vous et vos camarades êtes maintenant les victimes.

Toutes les forces organisées se joignent à l'Action Française pour vous punir d'avoir été les derniers amis, les derniers confidants d'un enfant, dont la révolte et la mort sont la plus lourde accusation qui puisse être portée contre le milieu qu'il avait fu.

Je ne suis pas anarchiste, mais la persécution odieuse dirigée contre vous doit soulever l'indignation et le colère de quelques-uns.

Dévant le silence de la presse, et ne disant pas pour l'instant d'une tribune libre, je vous envoie ma protestation dont vous ferrez l'usage qu'il vous plaira. Peut-être entraînera-t-elle par l'exemple celle des hommes qui, dans l'indépendance et la solidité, s'efforcent de croire à la liberté et de la servir.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma sympathie.

Réhert PELLETIER.

## La Vie Syndicale

### La dangereuse unité

aucune place n'est réservée pour cet an-

ciété. Comprend-on tout le danger qu'occasionnerait cette collaboration de médiocres, ces sourires à deux sens, ces farces perides, ces regards sournois ? Ne voit-on pas toute la propagande rendue impossible par ces rancunes personnelles ?

En supposant que l'unité aplani, nous nous trouvons devant un autre. Pour éviter tous ces dangers, il faudrait que les deux nous envoyent un être plus fort qu'Hercule, car nous sommes bien certains que cette unité, tant réclamée, porte en elle-même le fatalisme de Nessus. Mais revenons à ce nouvel obstacle.

On ne pourra nier qu'une des causes de la dissolution fut l'incompatibilité des doctrines syndicales. Les uns affirment une théorie révolutionnaire — la seule efficace, disent-ils — les autres propagant une doctrine réformiste, qu'ils assurent, eux aussi, comme la seule vraiment sérieuse.

Marier ces idées, diamétralement opposées, c'est vouloir prétendre que le feu s'alimente d'eau, et réciproquement. Ces deux idées contradictoires ne peuvent marcher de pair. Il faut que l'une succombe pour que l'autre vive. L'unité syndicale est une chose impossible à réaliser sans danger. Que ce soit, par exemple, pour une grève générale à déclancher : les uns, suivant en cela leurs théories, la voudront violente, insurrectionnelle même ; les autres la voudront pacifique, ou même n'en voudront pas du tout, alléguant à cela que le moment n'est pas encore propice pour cela. On le voit, la situation serait intenable, le danger très grave. Les ouvriers ne prendraient plus sérieux une telle organisation ou leurs dirigeants ne pensent qu'à leurs dissensions théoriques. Et cette indifférence aura pour résultat la mort, soit de l'unique organisation, soit des deux C. G. T. associées.

Nous voyons donc que l'Unité, quelle qu'elle soit, organique ou non, est une de ces choses que l'on se doit de repousser, mais très dangereux.

C'est pourquoi nous adjurons tous les militaires de ne plus s'égarter dans le labyrinthe de faire le silence sur ce non-sens et de porter toute leur activité, un instant dévouée, vers une plus juste et plus saine compréhension du Syndicalisme.

En œuvrant vers cette direction ils feront plus pour la classe ouvrière en quelques mois que ce que plusieurs années passées à discuter d'une Unité dangereuse n'auraient pu faire. En faisant mieux connaître à la foule de syndiqués les véritables buts du Syndicalisme, ils le débarrasseront, par cela même, de la tourbe des politiciens de toutes tendances qui l'assègrent, et c'est, avec toute confiance que les ouvriers rejoindront en masse la seule organisation capable de leur permettre de s'émanciper.

Bouet, Collange, Lepoil, Liseau, Mercier, des Monteurs en Chauffage.

### Aux organisations syndicales

Notre « Libertaire », qui depuis mardi est devenu quotidien, se met à l'entière disposition des organisations syndicales pour l'insertion journalière de leur communiqué.

Nous les prions — en attendant que nos services soient sérieusement organisés — de nous faire parvenir leurs communications avant 17 heures au siège de ce journal, 9, rue Louis-Blanc, et avant 20 heures à cette adresse : « La « Libertaire », imprimerie Dangon, 123, rue Montmartre.